
Une « dangereuse fascination » : *Quand les dieux souriront aux nègres* (1986) de Marcel Clébant

János Riesz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1971>

DOI : [10.4000/textyles.1971](https://doi.org/10.4000/textyles.1971)

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 199-212

ISBN : 2-87277-008-8

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

János Riesz, « Une « dangereuse fascination » : *Quand les dieux souriront aux nègres* (1986) de Marcel Clébant », *Textyles* [En ligne], 12 | 1995, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1971> ; DOI : [10.4000/textyles.1971](https://doi.org/10.4000/textyles.1971)

UNE «DANGEREUSE FASCINATION» : QUAND LES DIEUX
SOURIRONT AUX NEGRES (1986) DE MARCEL CLÉBANT

János RIESZ - Universität Bayreuth

COMME L'ANNONCE LE PRIERE D'INSÉRER, *Quand les dieux souriront aux nègres* «renoue avec la tradition du vrai roman, dans la lignée fidèle de Jules Verne»¹. Et il est vrai que rien n'y manque : longs voyages sur les océans, complots ourdis par les Méchants, violences et révoltes, souffrances endurées par les exploités et héroïsme de leurs sauveurs, transgressions érotiques et tendresses de l'amour, le tout, — avec ce qu'il faut de philanthropie comme, à l'inverse, de cruautés impitoyables et de joutes savamment mises en scène —, ayant pour théâtre le vaste monde : de Berlin à New York, de San Francisco à Shanghai, des États-Unis au Brésil, du Dahomey à la Jamaïque, du Transvaal à la Chine, en passant par Cuba et les autres îles des Antilles.

L'essentiel de l'action se joue sur et entre deux bateaux qui sillonnent les mers : le *Siegfried* de la très réactionnaire B.S.S. (*Bruderschaft Siegfried's Söhne*), une société secrète dont les membres, un peu partout dans le monde, veillent à réprimer dans l'œuf les mouvements progressistes, telle la social-démocratie allemande ou les courants indépendantistes à Cuba ; et, d'autre part, l'*Eldorado*, dont l'équipage bigarré est commandé par l'ex-séminariste Odusseus Benefattore, et qui fait commerce d'hommes (et de femmes au besoin) de toute provenance : des esclaves emmenés d'Afrique vers les plantations d'Amérique du Sud et des Caraïbes, des coolies chinois pour les mines du Transvaal, des réfugiés et des rescapés de toute sorte, jusqu'à des femmes européennes sauvées des harems turcs.

L'action se déroule pendant les années 1890-1896, période caractérisée par une forte industrialisation en Europe et par la poussée des mouvements ouvriers, par l'impérialisme colonial et les rivalités des grandes puissances, mais aussi par les premiers signes d'une crise de l'hégémonie européenne sur le reste du monde, laquelle se voit mise en question un peu partout. L'auteur se soucie d'ailleurs de justifier les éléments historiques de son récit par de nombreuses notes en bas de page : ainsi, il évoque l'existence d'autres sociétés secrètes du type de la B.S.S., qui contribuèrent, après la Première Guerre Mondiale, à la montée du nazisme (p.21) ; les sacrifices humains au Dahomey sont authentifiés par le renvoi à un récit du lieutenant-gouverneur français (p.76) ; les détails relatifs au traitement des esclaves sur les navires et dans les plantations sont appuyés par des témoignages de négriers (pp.97, 102, 103).

¹ Marcel CLÉBANT, *Quand les dieux souriront aux nègres*. Roman. Paris, Robert Laffont, 1986. Par l'auteur de *Croisade pour la mer* et d'*Une vie pour les morts* (Stock), de *L'Île des oubliés* (Laffont, Grand Prix Jules Verne, 1985) et du plus récent *Le Semeur aux yeux verts* (Belfond, 1992).

² Selon l'expression de Léon-François HOFFMANN, *Le Nègre romantique : personnage littéraire et obsession collective*. Paris, Payot, 1973.

On voyage donc beaucoup dans le roman de Marcel Clébat, non seulement sur les mers, mais aussi dans l'Histoire, c'est-à-dire dans un espace-temps éloigné de nous, certes, par une centaine d'années et les infinies distances du périple, mais relativement proche de nous néanmoins, tant il est vrai que les mécanismes de l'exploitation de l'homme par l'homme qui y sont évoqués ne sont pas de nature à paraître totalement étranges ni étrangers au lecteur. Cette proximité relative du contexte, produite par le naturalisme du récit et par l'humanisme qui paraît le fait de son protagoniste, et d'autre part son éloignement, produit par sa dimension d'aventure exotique, sont les deux pôles entre lesquels navigue ce roman. Il conviendra donc de s'interroger quant aux enjeux de l'évasion, de la prise de contact avec l'Autre, à laquelle il invite.

Le roman se prête par ailleurs à plusieurs lectures ; nous en distinguerons trois, qui nous paraissent s'imposer dans une première approche. En premier lieu, un *Bildungsroman* organise l'ensemble de la narration ; ceci s'observe dans l'histoire racontée, celle d'un jeune médecin allemand (il a 23 ans au début) auquel les circonstances révèlent progressivement un certain nombre de réalités humaines ; il n'est d'abord nommé que Herr Doktor ou Signor Dottore, et c'est fort tard dans ce processus d'initiation (p.244) qu'apparaît son prénom, Frédéric. Cette dimension d'apprentissage détermine aussi la personne narrative : les événements sont racontés par ce médecin à la première personne, ce qui est de nature à ajouter, au double suspens qui caractérise l'action et l'espace où celle-ci se poursuit, un suspens concernant l'information et, plus fondamentalement, le sens de ce qui se passe. En deuxième lieu, nous nous attarderons à la problématique qui définit, pour l'essentiel, la référentialité historique : le commerce d'êtres humains transplantés d'un lieu à l'autre, les trafics d'esclaves et de «réfugiés», leur organisation réelle et leurs paravents, les mensonges et les violences du métier de négrier, les tentatives de résistance, les fuites et les persécutions, les luttes d'influence entre les parties concernées et les groupes rivaux. Enfin, en troisième lieu, une strate idéologique du roman semble livrer une réflexion, à partir du colonialisme et de l'esclavage, à propos du pouvoir que des hommes s'arrogent sur d'autres hommes, à propos des rapports de maître à esclave et de leur éventuel renversement dialectique suivant une hégélienne «ruse de l'Histoire». Évidemment, ces trois axes se trouvent intimement mêlés dans l'économie narrative du roman ; nous essayerons, néanmoins, de les suivre séparément avant d'en venir aux questions générales qui surgissent à partir de la thématique «négrière».

Un roman de formation

Frédéric, un jeune médecin berlinois, se trouve aux États-Unis où il décide de s'installer définitivement avec sa fiancée Elsa. Mais avant de réaliser ce projet de sédentarité, il souhaite se replonger, une dernière fois, dans la vie estudiantine qu'il vient à peine de quitter ; ce voyage de tout repos devrait aussi lui permettre, en s'engageant comme médecin de bord, de ramener assez d'argent pour équiper son cabinet et s'acheter le cheval nécessaire à tout médecin de campagne. Hélas,

c'est sur le *Siegfried* qu'il est engagé. Le narrateur nous est présenté de l'extérieur, par le biais des quelques jugements consignés dans le dossier du Kommandant : «Petite bourgeoisie. Mère veuve d'un capitaine de cavalerie tombé à Coulmiers, le 9 novembre 1870 [...] un dangereux exemple d'indiscipline [...] élève doué, mais pratiquant un individualisme forcené», et finalement — c'est le jugement de son maître d'armes à l'école militaire — «possédant une aptitude à la violence efficace et contrôlée, dès l'instant où elle lui paraît justifiée» (p.17). Le Kommandant du *Siegfried* veut bien se charger du dressage de ce jeune insoumis, car «ce sont les chevaux les plus rétifs qui font, bien dressés, les meilleurs destriers» (p.18).

Frédéric est jeune et inexpérimenté, il a été mis en appétit par sa formation scientifique : tout cela permet à l'auteur de lui faire découvrir le monde et ce qui fait agir les hommes. Comme dans d'autres *Bildungsromane* du type *Simpliçissimus* de Grimmelhausen, la naïveté détrompée sert de fil rouge ; son individualisme et sa bravoure garantissent néanmoins que le héros sortira victorieux de futurs combats pour les bonnes causes. Les études de médecine justifient l'étalage de toutes sortes de savoirs qui, très souvent, sont présentés sous forme d'échantillons, d'inventaires, voire de fichiers. Ainsi sont énumérés par exemple les «insolites marins» du *Siegfried*, avec toutes leurs malformations physiques (p.14 sq.). De même, plus tard, à bord du navire négrier *Eldorado*, qui ressemble un peu à un «couvent sur la mer» (p.58), le narrateur va jusqu'à rédiger une série de fiches «sur tout l'appareil humain» du bateau (p.59, voir aussi p.113 sq.). Dans le quartier populaire de La Havane où il aboutit contre son gré, il tente, «par un réflexe de métier», d'«étiqueter» les odeurs (p.39) ; au premier contact avec l'Afrique, c'est encore le «puissant mélange d'odeurs» (p.66) dont il cherche à distinguer les composantes ; il s'intéresse aux formes variées que présente la poitrine des amazones rencontrées à la cour du roi Béhanzin (p.73) ainsi qu'aux particularités des races auxquelles appartiennent les esclaves, ce qui donne une amorce de ce qu'on pourrait appeler une «ethnologie» esclavagiste (p.85 sq., p.90 sq.). Et quand il est enfermé dans sa cabine pour cause de quarantaine parce qu'on le croit atteint de choléra, il dresse, évidemment, une liste analytique des livres qu'on lui procure. Il rapporte, de façon systématique, les mesures d'hygiène nécessaires à la survie du fret humain, de même qu'il consigne les nourritures à même de tenir compte des goûts et des habitudes alimentaires des différentes ethnies (p.103) ; il inventorie les multiples objets que vendent les marchands chinois (p.160 sq.), tout comme il note l'origine des compagnes éphémères dont il éprouve la chair «au hasard des escales et des cargaisons» (p.205). Échantillons de races, de maladies et de symptômes, échantillons d'exemples historiques de l'esclavage, à partir de l'ancienne Égypte jusqu'à la fin du XIX^e siècle (249 sq.), et jusqu'à la nomenclature de la hiérarchie qui règne dans un harem turc (p.285 sq.), tout fait science, dirait-on, pour un narrateur que les circonstances détournent de ses projets initiaux et qui compense comme il peut son malaise, parfois son ennui.

S'il augmente ainsi son bagage érudit, ce sont les hommes et les événements qui compléteront véritablement sa formation humaine. Parmi les fortes personnalités auxquelles il est confronté, le Kommandant prussien voudrait faire de lui

le médecin à vie du *Siegfried*, mais à la première escale de La Havane, il se dérobe à ses brutales méthodes de «dressage». C'est pour tomber aux mains du Lieutenant Benefattore sur l'*Eldorado*, où il croit se trouver «avec des gens normaux. Sur le plan de la civilité comme sur celui de l'aspect» (p.53). Frédéric met beaucoup de temps avant de comprendre que derrière la face angélique et les manières policées du Lieutenant se cache une volonté de domination non moins grande, que renforcent les subtilités d'un parler machiavélique. Ce sera sous l'influence — sous le «charme» — d'Odusseus Benefattore, «un être aussi beau qu'un chevalier de légende» (p.93), que Frédéric découvrira en lui-même une soif d'aventures et de saveurs exotiques. Il aura tôt fait de franchir, lui aussi, la ligne qui le séparait de la brute, se laissant entraîner par la violence dans une lutte sanglante contre des coolies chinois (p.166), cédant à l'ivrognerie lorsque Benefattore lui fait don d'un stock d'excellent rhum jamaïcain, bref subissant cette «anesthésie du sens moral» (p.172) qui lui fait acquérir «une identité chargée de beaucoup de péchés» (p.201), avant de comprendre peu à peu la vraie nature du négoce auquel se livre le brick *Eldorado*.

Il lui faudra l'expérience d'un grand amour pour se sentir capable de résister au chant de cette «sirène» (p.93) qu'est Benefattore. Dans un des «tonneaux abris», destinés à l'Irlande, qu'on charge sur l'*Eldorado* pendant l'été 1895, le narrateur découvre le corps fragile d'un enfant, si maigre et couvert de tant de blessures que le Lieutenant lui dénie toute chance de survie et ne veut pas que le docteur s'en occupe trop. Il s'agit en réalité d'une jeune femme qui avait été la propriété d'un seigneur turc et dont une missionnaire, la Mère Marie de la Sainte Vertu, a organisé la fuite et payé le voyage. Son arrivée réoriente complètement l'histoire du héros : Frédéric redécouvre son éthos de médecin, il la veille jour et nuit et fera tout pour guérir la moribonde, tâche dans laquelle il sera soutenu de façon décisive par le sorcier africain Urubu et par le vieux chinois Heng. Il cesse de boire et il apprend à s'opposer à la volonté et aux ordres du Lieutenant.

Le dernier tiers du livre contient donc une touchante histoire d'amour, qui évolue du premier geste timide de rapprochement vers une symbiose de plus en plus complète du jeune médecin avec sa châtelaine malade. Branwen, qui se fait appeler Wennie, raconte peu à peu sa vie à Frédéric, à partir de son enfance dans un château irlandais, son état d'orpheline, la dure expérience de l'exploitation des ouvriers immigrés en Amérique et enfin sa situation d'Européenne destinée à faire partie d'un harem turc. Quand ils font l'amour pour la première fois, Frédéric retrouve dans les bras de Wennie, mais «sublimée, la vibration sauvage qui animait les hanches et le sexe de l'amazone du roi Béhanzin» (p.256) qu'il avait connue quelques années auparavant et qui lui avait révélé — autre apprentissage — la jouissance. À la place d'Elsa, la fiancée berlinoise, dont Frédéric-Lohengrin a appris la mort à travers une lettre qui lui a été renvoyée à l'une des escales avec la mention «décédé», il trouve Branwen-Wennie, la fidèle suivante d'Iseult dans le «plus beau roman d'amour jamais conté» (p.243), dont Frédéric-Tristan sera le nouveau protagoniste.

À la fin du roman, après un ultime combat naval qui oppose le *Siegfried* et l'*Eldorado*, et au cours duquel les deux navires exécrés se coulent mutuellement, nos deux amoureux se trouvent sauvés sur un petit youyou que le courant déporte sur la côte cubaine. Ils trouvent refuge dans un ancien campement d'esclaves marrons, caché dans les montagnes, et c'est là que Frédéric décide de reprendre son métier de médecin, avec l'assistance de Wennie. Celle-ci est enceinte, ils attendent la naissance d'un fils pour le nom duquel ils hésitent encore entre «Odusseus» et «Odin» (le nom du Dieu de la mythologie germanique qui peut prendre des apparences infiniment variées).

Un roman de la traite négrière

Le roman peut donc être lu, à un premier niveau, comme un roman d'apprentissage doublé d'un roman d'amour, dont l'action se passe devant la toile de fond de la traite esclavagiste avec ses cruautés inhumaines. En somme, l'histoire d'un jeune médecin européen, sympathique, avec lequel le lecteur peut facilement s'identifier. Mais on peut aussi renverser la perspective et le lire comme un «roman négrier», enjolivé par d'exotiques tableaux et de touchantes scènes d'amour.

C'est le titre, avant toute autre chose, qui incite le lecteur à ne pas se laisser totalement accaparer par l'aventure d'un jeune médecin qui apprend les réalités du monde et les réconforts de l'amour. La proposition *Quand les dieux souriront aux nègres* fait attendre une suite logique, qui ne sera donnée que vers la fin du récit, introduisant ainsi au fil des pages un code de lecture centré sur le thème de l'esclavage. À cet égard, notons que l'action se déroule à une époque un peu inattendue, puisque la traite est depuis longtemps interdite en Europe (1815) et, même, aux États-Unis (1862-65) et au Brésil (1888). A fortiori, pour le lecteur d'aujourd'hui, un siècle après, le sujet ne semble plus avoir aucune actualité. D'où vient-il que le genre du roman «négrier» — après le «nègre romantique»² de Victor Hugo (*Bug-Jargal*, 1820), Prosper Mérimée («Tamango», 1829) ou Eugène Sue (*Atar Gull*, 1831), et les textes «classiques» du genre comme les *Adventures of an African Slaver* de Theodor Canot (1854), cité dans le texte de Marcel Cléban — soit d'une si grande vitalité, ininterrompue depuis bientôt deux siècles ?

Il existe toute une littérature, mi-documentaire et mi-romanesque, qui semble être très populaire (si l'on se base sur les tirages qu'on peut attribuer à ces collections très répandues) dans toutes les langues d'Europe, et traduite de l'une vers l'autre, qui englobe aussi bon nombre de livres destinés à la jeunesse et qui s'est même introduite dans les bandes dessinées³. Je cite — au hasard de

³ Voir p.ex. HERGÉ, *Coke en stock* (1958). Tournai, Casterman, 1979, coll. Les Aventures de Tintin ; ou, plus récent et plus proche, par ses ambiguïtés, du roman dont nous parlons, la série de François BOURGEON, *Les Passagers du vent* (cinq volumes parus, réédités par Casterman en 1994).

mes trouvailles dans les bouquinerie — quelques titres de cette production dont procède aussi le livre de Marcel Clébat : Stéphane Faugier, *Quand j'étais négrier* (1930) ; traduit de l'anglais : Th. Canot, *Les Aventures d'un négrier* (1931) ; Mauris Magre, *Pirates. Flibustiers. Négriers* (1934) ; Édouard Corbière, *Le Négrier* (1936, 1^e éd. 1832) ; Roger Vercel, *Ange Marie, négrier sensible* (1938) ; André Ducasse, *Les Négriers ou Le trafic des esclaves* (1948) ; trad. de l'américain : Frank G. Slaughter, *Bois d'ébène* (1950) ; César Pulvar, *D'Jhébo, le Léviathan noir* (1957) ; Jean Lainé, *Les Négriers* (1970) ; Louis Garneray, *Le Négrier de Zanzibar* (1985), etc.

D'où vient donc cet engouement si constant pour une thématique qui semble d'un autre âge ? Certes, il y a l'importance du phénomène historique que Serge Daget résume dans une étude sur *La Traite des Noirs* (1990) comme suit :

En des espaces géographiques à peine moindres que ceux où se développa le commerce maritime des Indes orientales et de l'Extrême-Orient, le commerce négrier par l'Atlantique offrit la possibilité d'une énorme activité maritime. Il fut le rouage principal d'une mécanique économique aux ramifications bien plus vastes. Durant une période de quatre cents ans, il mobilisa capital, matériels, matières et hommes. À ces hommes, les Blancs comme les Noirs, il devint une quasi-habitude, ordinaire, banale à l'esprit des promoteurs de la mécanique, une routine longtemps comprise et soutenue par les instances morales⁴.

Mais cette importance historique n'explique pas à elle seule pourquoi la traite a fourni aux écrivains un si « bon » sujet de roman d'aventures. Qu'est-ce qui, dans l'évocation de ces souffrances, produit un tel intérêt romanesque ?

La question, en cette fin du XX^e siècle, pourrait être de savoir où se situer par rapport à la thématique négrière, comment prendre ses distances devant le « discours négrier imbriqué dans celui de la morale esclavagiste » (*ibid.*, p.263) ? Car, nous semble-t-il, il est difficile à des auteurs européens de ne pas tomber, même partiellement ou involontairement, dans le piège d'une vision esclavagiste, ou tout au moins, de faire autre chose que s'en tenir à un point de vue extérieur, qui peut difficilement être celui des victimes.

Ceci devient plus clair quand on jette un coup d'œil sur quelques romans africains (ou antillais ou sud-américains) de ce siècle, où les choses sont présen-

⁴ Serge DAGET, *La Traite des Noirs. Bastilles négrières et velléités abolitionnistes*. Nantes, Éd. Ouest-France, 1990, p.267 sq. ; voir en particulier le dernier chapitre : « L'historiographie ambiguë », pp.263-268, où il est fait mention aussi du père Dieudonné Rinchon et de son livre consacré à *La Traite et l'esclavage des Congolais par les Européens* (1929), ouvrage qui, bien que souvent « contestable, est encore, soixante ans plus tard, un instrument de référence, en langue française » (p.267). Si les livres d'historiens sur la traite négrière et l'esclavage ne manquent pas, nous ne connaissons pas, à ce jour, d'étude approfondie sur ce thème dans la littérature. Ce serait pourtant un beau sujet de littérature comparée dans le cadre de cette « Weltliteratur » conçue par Goethe, amenée par l'unification du monde entier comme conséquence de l'expansion européenne et des progrès technologiques.

tées selon une tout autre perspective. S'il est vrai, comme l'écrit encore Serge Daget, que : «En dénonçant en quelques paragraphes le mépris que le colon faisait subir au colonisé, René Maran humanisait l'homme dont il ne masquait pas les comportements que d'autres appelaient "sauvages"» (p.267), on peut s'attendre également à une «humanisation» de la présentation littéraire de la traite quand le sujet sera évoqué par un auteur africain. Pour vérifier cette hypothèse, nous avons choisi trois exemples de romans africains — deux francophones, un anglophone —, où le trafic esclavagiste est présenté selon une perspective africaine que nous allons comparer avec certains aspects du roman de Marcel Clébant.

Le Dahomey et les sacrifices humains

Le pays où se situent de manière privilégiée les spectacles cruels mais éventuellement «pittoresques» auxquels donne lieu la traite dans les romans négriers, c'est le Dahomey⁵ : un royaume ancien et puissant, bâti sur un exercice du pouvoir en apparence presque absolu — avec une armée d'Amazones⁶, des sacrifices humains et le culte du Vaudou, ses féticheurs et féticheuses —, et avec une politique extérieure qui a fait du pays et de la région du Golfe du Bénin le partenaire privilégié des puissances négrières européennes. C'est précisément le caractère «inhumain» du royaume de Dahomey, ramassé dans la coutume des sacrifices humains, qui justifie dans le roman de Marcel Clébant, par la bouche d'Odusseus Benefattore (*nomen est omen*), la traite esclavagiste : elle devient une œuvre philanthropique, puisque l'esclavage sauve ses victimes d'une mort certaine sur les autels du roi Béhanzin.

Tous les éléments caractéristiques de ce pays mythique qu'est le Dahomey se trouvent réunis dans notre roman ; ils sont même mêlés de façon inextricable : ainsi, l'Amazone Naga, grande exécutrice des sacrifices humains («un spectacle qui secoue les tripes», p.74), sera aussi celle avec laquelle le narrateur passera une nuit inoubliable, tout en courant un risque mortel, étant donné que Naga, comme toutes les Amazones, est la propriété exclusive du roi. Il est vrai qu'on fait boire à Frédéric une grande quantité de vin de palme, ce qui lui fait vivre le tout comme un mauvais rêve. Néanmoins : «L'impression d'ensemble me laissait un goût équivoque de plaisir à l'état brut, et d'amertume de l'avoir éprouvé contre ma volonté» (p.78). Ici, comme en d'autres endroits du roman, le plaisir (le «péché») est accordé au protagoniste — tout comme au lecteur — en même temps que sa rémission.

Face à la présentation ambiguë et, jusqu'à un certain point, complaisante, de l'esclavage et des arrière-plans de la traite négrière dans le roman de Marcel

⁵ Il y aurait à étudier la fascination qu'a exercée ce pays «mythique» sur bien des esprits, et jusque dans les *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel (1910), en dépit du fait que la critique n'y a vu qu'un pays imaginaire.

⁶ Sur les Amazones du Dahomey, voir Hélène D'ALMEIDA-TOPOR, *Les Amazones. Une armée de femmes dans l'Afrique pré-coloniale*. Paris, Rastevigne, 1984.

Clébant, voyons comment le sujet est présenté dans un roman africain : *Doguiami* (1938) ⁷. Ce roman historique, dû au savant dahoméen Paul Hazoumé (1890-1980), mobilise une grande érudition, notamment ethnologique et anthropologique, et livre une version de l'intérieur sur les sociétés africaines concernées. Cet ouvrage, qui est aujourd'hui devenu un classique de la littérature béninoise, eut également un succès certain en France : l'Académie des Sciences d'Outre-Mer lui décerna sa médaille *Patria Scientis* et élut Paul Hazoumé membre correspondant, tandis que l'Académie Française lui décerna, en 1939, son Prix de la langue française.

Comment ce roman a-t-il pu satisfaire les deux parties : les institutions françaises, gardiennes de l'image de la France et de son rôle historique (de colonisateur à l'époque) et les instances de la République du Bénin d'aujourd'hui ? La solution de ce paradoxe nous semble résider dans le fait que, des deux côtés, l'auteur prend les choses très au sérieux. Sur plus de 500 pages, il donne, de l'ancien empire du Dahomey dans la première moitié du XIX^e siècle (c'est le règne du roi Guézo, 1818-1858), un tableau extrêmement détaillé : coutumes et cérémonies, guerre et préparatifs de guerre, rôle des griots, des féticheurs, des conseillers et des femmes à la cour royale, tout y est. Mais l'auteur montre aussi les tares de cet « ancien régime » : ce qu'il contenait d'inhumain et de dépassé, de « sauvage », voire de sadique. Ainsi, une place très importante est consacrée aux sacrifices humains qui se font à toute occasion. L'arrivée des ambassadeurs français dans ce monde clos semble signifier réellement un pas vers une société plus humaine, comportant plus de droits pour le peuple et chaque individu.

En deux grands discours, les deux visions du monde sont opposées l'une à l'autre. Le chef de l'ambassade formule un plaidoyer (très « dix-huitième siècle ») où il se fait le porte-parole de la civilisation européenne et de sa conception des droits de l'homme et des peuples :

[...] il est dans les mœurs du Dahomé des coutumes contraires au droit sacré de tout homme à la vie et à la liberté : j'ai nommé l'odieuse sacrifice humain et l'inique esclavage. [...] Les hommes sont asservis aux travaux les plus pénibles ou les plus répugnants chez leurs maîtres qui trouvent le travail manuel déshonorant pour les gens de haute naissance (p.369 sq.).

La première réaction du roi provoque un choc chez ses visiteurs : il fait couper la tête aux jeunes filles qui avaient apporté des rafraîchissements aux Ambassadeurs et présente à ceux-ci les têtes coupées, sur les plateaux mêmes où

⁷ Paul HAZOUMÉ, *Doguiami* (1938). 2e éd., citée ici : Paris, Maisonneuve et Larose, 1978. Une traduction anglaise a paru avec une excellente introduction par Richard BJORNSON : *Doguiami. The First Dahomean Novel*. Washington, Three Continents Press, 1990. Dans ce qui suit, je reprends un passage de mon étude : « Référence à la Révolution française et aux Droits de l'homme dans la littérature coloniale française et la littérature francophone africaine », dans *Französisch heute*, sept. 1989, vol.20, n°3, pp.225-237 ; p.233 sq.

l'on avait servi repas et boissons. Dans son discours de réponse, le roi Guézo évoque d'abord la responsabilité historique des Blancs dans la traite des esclaves : «N'est-ce pas vous qui armez constamment ses bras [de ce pays] contre les peuplades, ses voisines, et qui l'encouragez dans le commerce que vous jugez aujourd'hui infâme ?». Et il défend les sacrifices humains en les ramenant aux croyances du peuple : «nos sacrifices humains ont leur origine dans notre croyance à la survie et sont profondément entrés dans les mœurs. Le roi qui, dans ce Dahomé, essaierait de les supprimer brutalement payerait de sa vie ce qui serait jugé un sacrilège».

Il ne m'est pas possible ici de reprendre le détail de ces joutes oratoires. Il est évident, dans l'ensemble de ce roman, que les sympathies de l'auteur (bien qu'il défende le souvenir du passé de son peuple) vont vers le développement d'une plus grande humanité, du respect de la vie, de la compassion — toutes les qualités qui sont incarnées par la protagoniste féminine du roman, Doguicimi : d'une part, elle respecte jusqu'à la mort les croyances de son peuple, mais, d'autre part, elle a aussi la vision d'un avenir meilleur, dans le sens de la «civilisation» (comme l'entend Norbert Elias ⁸, c'est-à-dire la suppression de toute violence non justifiée).

Les différences avec le roman de Marcel Cléban sont évidentes : chez l'auteur africain, c'est une réflexion — littéraire — sur les causes et les effets d'un système inhumain à un moment crucial de l'Histoire de son peuple ; dans le roman européen, l'esclavage et son contexte historique aussi bien qu'«ethnographique» sont les éléments d'un «exotisme sauvage» pour des lecteurs friands de *sex and crime*.

L'ethnologie esclavagiste

Nous avons déjà évoqué l'intérêt que porte le jeune médecin aux critères anthropologiques et physiologiques de la sélection du «bois d'ébène», et aussi les leçons qu'il reçoit en la matière de son mentor Benefattore : «il parlait comme si je devais absolument connaître les races des nègres» (p.90), les différences raciales se définissant surtout par rapport à la bonne constitution et à la force physique des «pièces», leur résistance aux maladies, leurs «tendances à la paresse, à l'ivrognerie, à la luxure» (p.95), toutes ces qualités qui ont une influence sur le prix et le profit à tirer de la marchandise humaine. Cette «ethnologie esclavagiste» se trouve aussi dans la plupart des autres romans négriers populaires, comme nous avons pu le montrer dans un article récent consacré à «L'intertexte colonial dans le roman africain», et plus particulièrement au *Docker noir* (1956) du sénégalais Ousmane Sembène ⁹.

Ce roman est orienté par une double problématique : d'une part, il décrit le milieu des dockers africains à Marseille, milieu dont Sembène avait lui-même

⁸ Norbert ÉLIAS, *Der Prozeß der Zivilisation*. Frankfurt a.M., Suhrkamp, 1976, 2 vols.

⁹ Pour plus de détails, voir mon ouvrage : *Koloniale Mythen - Afrikanische Antworten*. Frankfurt a.M., IKO-Verlag, 1993, pp.219-243.

fait l'expérience ; il en décrit la composition ethnique et sociale, les conditions de vie et de travail, les tensions internes et externes. D'autre part, le roman traite de la responsabilité et des tâches d'un écrivain « engagé ». Le protagoniste, le docteur sénégalais Diaw Falla, après le travail épuisant des journées, écrit un roman historique consacré à la traite et intitulé *Le Dernier Voyage du négrier Sirius*. Comme il ne trouve pas d'éditeur, il le confie à Ginette Tontisane, écrivain à succès qui réussit à le faire publier, mais sous son propre nom. Lorsqu'elle obtient, en outre, un prix littéraire pour cet ouvrage, elle refuse de le rétrocéder à son véritable auteur. Diaw Falla, excédé d'être ainsi spolié de ses droits, la tue. Il est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Au moment de son procès, Diaw Falla récitera le dernier chapitre de son roman pour prouver qu'il en est l'auteur. Un des alinéas qu'il cite de mémoire le distingue, plus nettement encore que les autres passages, de ses « modèles » européens dans la littérature négrière populaire ; c'est précisément celui de la présentation des différences ethniques des esclaves sur le négrier *Sirius*. Pour Diaw Falla / Sembène, ces différences sont définies par un grand nombre de critères : la variété des origines géographiques, des structures sociales, des habits et des sacrifices, des expériences historiques, des langues, de l'habitat, des croyances et des coutumes, ou encore des situations matérielles. Dans la logique du roman de Sembène, cette insistance sur la variété peut s'expliquer par une volonté de rappeler l'existence d'un passé commun qui concerne toute l'Afrique ; d'autre part, elle souligne aussi la richesse humaine, culturelle et sociale du continent. Surtout, elle met en évidence, par contraste, l'appauvrissement destructeur que signifie pour tous ces hommes leur réduction au statut d'esclave, évalué pour sa valeur marchande, son aptitude au travail et sa docilité. Or, ces derniers critères sont les seuls traits qui intéressent cette « ethnologie esclavagiste » qu'on ne trouve pas seulement dans le roman de Marcel Clébant, mais également dans les autres exemples du roman populaire négrier évoqués ci-dessus : beauté, force et santé physiques, endurance et malléabilité morales.

Dans le roman doublement fictif d'Ousmane Sembène comme dans celui de Paul Hazoumé, l'auteur africain oppose, au « discours négrier imbriqué dans celui de la morale esclavagiste », une vision de l'intérieur sur les sociétés africaines concernées, le point de vue des victimes dont l'auteur se fait le porte-parole et qui se distingue nettement des versions plus ou moins ouvertement complices ou accommodantes des romanciers européens.

Les causes profondes du mal

Un troisième point qui distingue de façon très nette les romans négriers européens de leurs correspondants africains concerne la façon dont on explique la carrière des esclavagistes, des capitaines de négriers et autres profiteurs de la traite. Pour illustrer cette différence, nous avons choisi deux romans anglophones, le roman *The Viceroy of Ouidah* (1980) de l'auteur anglais Bruce Chatwin (1940-1989) (dont il existe aussi une version filmée de Werner Herzog : *Cobra Verde*) et

The Return (1977) de l'auteur ghanéen Yaw M. Boateng¹⁰. Les deux livres évoquent le trafic négrier entre le golfe du Bénin et le Brésil au cours de la première moitié du XIX^e siècle. La façon dont ils traitent ce sujet ne pourrait pas être plus différente, et cela malgré le souci, commun aux deux auteurs, de respecter scrupuleusement les faits historiques.

Ce souci se traduit dans le livre de Yaw M. Boateng par une carte de l'Afrique de l'Ouest et Centrale autour de 1800, par un épilogue qui résume les événements historiques les plus importants pour la compréhension de la narration et par un glossaire de termes et de noms africains en fin de volume. De son côté, Bruce Chatwin explique dans une préface le contexte historique auquel il se tient fidèlement.

Le cadre chronologique du livre de Bruce Chatwin s'étend de 1800 jusqu'en 1974. Le protagoniste est Francisco Manoel da Silva, le vice-roi de Ouidah. Il est originaire du Sertão, la région aride et pauvre du Nord-Est du Brésil. Très tôt orphelin, il est éduqué par un prêtre, reçoit une formation élémentaire et tente sa chance dans divers métiers. L'amitié d'un fils de parents riches, Joaquim Coutinho, lui donne accès aux milieux des marchands d'esclaves de Bahia, qui le nomment Lieutenant d'un bateau négrier. Il reçoit l'ordre de reconstruire le Fort de Ouidah sur la côte du golfe du Bénin, et de réorganiser le trafic de la marchandise humaine. La tâche est extrêmement difficile : les puissances européennes — surtout par l'action tenace des abolitionnistes anglais — ont obtenu la suppression formelle de la traite, et le roi du Dahomey est un fou dont le régime de terreur, basé sur les régiments d'Amazones cruelles et des sacrifices humains, est craint dans toute l'Afrique de l'Ouest. Da Silva réussit, malgré tout, à convaincre le roi de l'utilité du trafic humain et à fournir, pendant plusieurs décennies, la main-d'œuvre aux plantations et aux mines du Brésil. Tombé en disgrâce auprès du monarque, ses affaires ne diminuent cependant pas : il s'est assuré l'amitié du dauphin avec lequel il détrônera le vieux roi. L'étoile de l'aventurier esclavagiste commence à tomber seulement au moment où la traite est interdite au Brésil même. Dépossédé de ses biens, interdit de retour dans son pays natal, il se trouve de plus en plus seul et abandonné de tous ses amis. Le livre de Bruce Chatwin, comme celui de Marcel Cléban, peut se lire dans la tradition des romans d'aventures (anglais et français) selon le schéma de *rise and fall of an adventurer*.

Bruce Chatwin s'efforce d'expliquer l'arrière-plan tant individuel que socio-culturel et historique du phénomène de la traite négrière. En ce qui concerne son héros, Da Silva, ce seraient ses souffrances d'enfant qui l'auraient rendu insensible devant les souffrances d'autrui. Et si, pendant quelques années, Da Silva a réussi à

¹⁰ Bruce CHATWIN, *The Viceroy of Ouidah*. London, Jonathan Cape, 1980 ; Yaw M. BOATENG, *The Return*. London etc., Heinemann (AWS 186), 1977. Les deux romans ont été publiés en allemand en 1982. Pour l'ensemble du contexte historique on peut consulter le livre de Pierre VERGER, *Flux et reflux de la traite des nègres entre le Golfe du Bénin et Bahia de todos os santos du XVII^e au XIX^e siècle*. Paris-La Haye, Mouton, 1968.

s'enrichir de façon démesurée, il l'a payé de son action d'abord, de son dénuement ensuite ; en contraste, les propriétaires des mines et des plantations à Bahia, qui lui ont laissé faire tout le «sale» travail, continuent à profiter impunément de leurs richesses. Ce sont donc eux les «vrais» profiteurs du négoce.

Par contre, le récit du ghanéen Yaw M. Boateng est raconté dans la perspective des victimes. La scène se situe à Kumasi, la capitale du royaume des Ashanti, voisin du royaume ennemi du Dahomey. C'est l'histoire de deux frères dont la famille appartient au peuple islamisé des Gonja, qui avait été vaincu et réduit en esclavage par les victorieux Ashanti. Sous le règne du roi Osei Bonsu, au pouvoir depuis 1807, on s'efforce d'intégrer les musulmans rebelles du Nord du pays dans la société ashanti. Les deux frères, Seku et Jakpa, réussissent à gravir les échelons du pouvoir à l'intérieur de la société ashanti ; l'un deviendra général et commandera d'une armée, l'autre sera chroniqueur et historiographe du roi.

Le lecteur ne comprend que peu à peu les liens subtils entre les deux vies : Jakpa, qui avait aidé son frère au moment de la fuite, sera abandonné par celui-ci quand lui-même se trouvera en danger. Jakpa, fait prisonnier et condamné à la lapidation, ne doit qu'à un hasard d'avoir la vie sauve. Il semble donc naturel qu'il veuille se venger de son frère qui l'a trahi, et qu'il cherche à le tuer. La question qui crée et maintient le suspense chez le lecteur est de savoir s'il réussira dans sa vengeance ou s'il comprendra la nécessité d'une réconciliation. Dans cette bataille pour sauver une vie et une conscience, Akosua, une jeune femme qui aime Jakpa, et l'imam Maalam Fuseini jouent un rôle important.

La lutte entre deux frères ennemis dans le roman de Yaw Boateng peut être vue, selon les indications de l'auteur, comme une figuration de la division des peuples africains au temps du colonialisme et de la traite négrière, division qui aurait permis à l'ennemi blanc de triompher. Le message du roman *The Return*, est précisément un appel à l'unité, seule voie de salut, message qui par ailleurs prend aussi son sens par rapport à la situation actuelle en Afrique.

De l'inégalité des hommes... et des tours de parole

D'une autre façon, le roman de Marcel Clébat peut être lu également comme une réflexion sur le pouvoir que s'arrogent des hommes sur d'autres hommes, sur ses origines et ses conséquences. Cette strate idéologique est ouverte par une épigraphe de Voltaire :

Tous les hommes seraient nécessairement égaux s'ils étaient sans besoins. La misère attachée à notre espèce subordonne un homme à un autre homme ; ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance.

Ainsi, dès le début du roman, la subordination d'un homme à d'autres hommes est présentée comme une donnée de base de la condition humaine, et presque comme une fatalité inéluctable. Plus loin, dans le discours extrêmement persuasif de l'ex-séminariste Benefattore, l'auteur livre des arguments que Frédéric a du

mal à réfuter et qui pourraient être entendus comme une justification de l'esclavage. Il est vrai que la «voix» d'un personnage, fût-il la vedette et le maître à penser du protagoniste, ne représente pas nécessairement l'opinion de l'auteur ; elle n'est qu'une voix parmi d'autres, et le jeu complexe entre récit et discours peut en principe générer, comme résultante idéologique, une tendance tout autre que celle professée par le maître-penseur du livre. Il n'est pas sûr, pourtant, que le déroulement de l'action, dans notre roman, suffise à neutraliser, voire à renverser la profession de foi esclavagiste maintes fois répétée d'Odusseus Benefattore. Le narrateur, Frédéric, le jeune médecin berlinois, réussit finalement, il est vrai, à se soustraire à l'influence de son mentor par la grâce à la transformation qu'il subit après l'arrivée de Wennie dans sa vie.

Mais se soustraire n'est pas contredire ni l'emporter. Au niveau idéologique, rien ne paraît pouvoir résister ou même faire contrepoids à la basse continue que produit le discours négrier du Lieutenant Benefattore. Non seulement la traite esclavagiste apparaît comme «œuvre salvatrice, dont certains de ces infortunés seront les bénéficiaires» (p.86), mais elle ne se fera qu'avec le consentement explicite des victimes (p.87) :

Les victimes subissent souvent leur sort comme une fatalité inéluctable. Et parfois, souvent même, ces infortunés vont s'offrir au malheur parce qu'ils ont faim. Et que la seule solution pour pouvoir manger, c'est de se vendre soi-même comme esclave.

Comment résister aux arguments de Benefattore, que Frédéric éprouve comme «diaboliquement convaincant» (p.92) quand il explique que, de cet «immense réservoir de races» qu'est l'Afrique, il faut sauver les meilleures, «sur le plan moral bien entendu» (p.95) ? Où se situe le «niveau moral» d'un marchand d'esclaves ? Selon la définition de cet auteur canonique de la littérature négrière qu'est Theodore Canot, rapportée sans démenti ni réserve, c'est plutôt la valeur matérielle qui compte : «Un esclave est un billet au porteur qui s'escompte et peut se donner en gage ; une lettre de change qui se porte elle-même à sa destination ; une taxe qui rentre sur ses pieds dans le trésor du chef» (p.103). Une telle définition, comment n'aurait-elle pas «contribué à susciter des vocations de négrier» ? (*ibid.*) Et la longue digression historique qui plaide en faveur de «l'idée que l'esclavage [est] inséparable de l'histoire de l'humanité», comment lui résister, surtout que Benefattore la raconte «comme s'il racontait une histoire à un petit enfant» (p.104) : toutes les grandes civilisations n'étaient-elles pas de la partie, les sociétés antiques que nous admirons, l'Église catholique, les théologiens et les conquistadores, la reine d'Angleterre et les rois de France ? Et le renversement qui permet d'imaginer — par un renversement des termes d'une vieille chanson de marins négriers — que «Quand les dieux souriront aux nègres, les fils vengeront leurs ancêtres, et l'homme blanc ne sourira plus» (p.200), à quel hypothétique futur n'est-il pas renvoyé ?

Odusseus Benefattore croit-il vraiment à ce qu'il essaye de faire croire à Frédéric (et au lecteur ?), à savoir que «L'Eldorado aura contribué, avec ses trans-

ports de gaillards de bonne qualité, à multiplier les chances de voir se lever des Spartacus de l'autre côté de l'Océan» (p.200) ? Est-ce là une version un peu vulgarisée du célèbre livre de Gilberto Freyre, *Casa-grande e senzala* (1933)¹¹, selon lequel le métissage au Brésil aurait eu comme résultat «la création d'un peuple intéressant» (p.124 sq.) ? Que signifie la sagesse d'Odin dont la voix se fait entendre par la bouche de Branwen / Wennie convalescente : «tout homme qui dépend d'un autre, sans avoir la possibilité de lui échapper, est un nègre» (p.249) ? N'est-ce pas banaliser le phénomène séculaire de la traite négrière en disant, plus platement, que, tout compte fait, chacun est le nègre de quelqu'un d'autre ?

Certes, on peut accepter la leçon *historique* qui se laisserait dégager de l'ensemble du livre, selon laquelle notre modernité est bâtie sur des montagnes de cadavres : ceux de la traite, ceux de l'émigration massive de pauvres vers l'Amérique, ceux de la persécution des minorités jusqu'à l'Holocauste. Mais les propos optimistes que l'auteur a placés dans la bouche d'Odusseus Benefattore, selon lequel «les dominés seront un jour, par descendance interposée, les égaux de leurs dominateurs» (p.323) et «le monstrueux esclavage engendrerait un jour une race d'homme plus libres que les autres» (*ibid.*) paraissent aussi ambigus que forcés. Surtout si l'on tient compte du fait que le narrateur — premier élève et donc, en quelque sorte, destinataire idéal des leçons de Benefattore — subit jusqu'au bout la fascination de ce «surhomme», vivant encore «la dépendance des dernières fibres d'un lien paradoxal, qui []e relie à cet aventurier génialement fou qui influença le cours de [s]a vie, pendant cinq longues années» (p.337). Le lecteur, quand il se départira de la lecture de ce roman, aura-t-il suffisamment de recul pour garder son sang-froid devant cette «dangereuse fascination» (p.331) qu'inspirent le personnage et ses sermons ?

On objectera sans doute que les héros des romans d'aventures n'engagent pas de la même façon la responsabilité du lecteur que celle du citoyen, et que, dans le domaine de ce *vice impuni* que serait la littérature, beaucoup de rêves sont admis. En quelque sorte, la fiction serait l'espace où vivre fictivement et innocemment une altérité de situation et de pensée qui ne serait pas une alternative à prendre au sérieux ; elle inviterait à vivre ailleurs — dans un lieu autre qui pour cela se présenterait de manière privilégiée comme un ailleurs dans l'Histoire aussi bien que dans la Géographie — ce qui, *hic et nunc*, ne pourrait de toutes façons pas, matériellement ou moralement, se vivre. Si Frédéric se soustrait finalement à l'emprise de Benefattore pour se «ranger» et devenir un «homme de bien», le roman a été le lieu où il a cédé à la séduction et à la persuasion de celui qui n'était peut-être qu'un de ses propres visages possibles. Jusqu'à un certain point, il a admis en lui cette possibilité, a joué avec elle, tout en se donnant l'alibi qu'il y était contraint.

C'est donner au voyage (et à la littérature, comme voyage) un sens particulier, auquel on peut opposer l'entreprise d'une véritable rencontre avec des humains qu'on laisserait parler. Or les dieux (de la littérature) ont depuis longtemps souri aux nègres : il n'est que de leur céder la parole.

¹¹ Version française : *Maîtres et esclaves* (1952).